

Le sang des autres est le plus beau théâtre

Jovette Marchessault

Volume 18, numéro 3, hiver 1985

Théâtre québécois : tendances actuelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500728ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500728ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marchessault, J. (1985). Le sang des autres est le plus beau théâtre. *Études littéraires*, 18(3), 223–226. <https://doi.org/10.7202/500728ar>

LE SANG DES AUTRES EST LE PLUS BEAU THÉÂTRE

jovette marchessault

Qu'est-ce que c'est écrire pour le théâtre ?

Le jeu, le double ?

Le plaisir ? La politique ?

La vie revisitée ?

Etc. Etc.

Il faut m'excuser... Je suis assez bête — le texte c'est animal — quand j'essaie d'expliquer. Mon rôle n'est pas d'expliquer. J'aime le théâtre. C'est le mot aimer qu'il faudrait expliquer.

Il me semble que les critiques, les analystes, les théoriciens ignorent le plus souvent les forces créatrices dont disposent les femmes et les hommes qui écrivent pour le théâtre. Que ces forces se cristallisent non seulement dans nos songes mais peut-être encore plus dans les songes de celles et de ceux qui nous entendent et nous consacrent.

Au théâtre je parle de ce que je sais le mieux et ce que je sais le mieux c'est le bonheur et le malheur, l'angoisse de mourir, le temps gaspillé, l'amour des femmes et la passion de la culture des femmes. L'oubli. Le silence. Et l'intime vérité

dont un personnage de théâtre ne peut faire l'aveu sans vous empoigner jusqu'aux tripes. Comme dans la vie !

Ça commence toujours ainsi : je prends le texte, les premières pages du texte... Souvent, dans ces parages, je me crois seule parce que tout fait silence. Mirage ! Tous les personnages sont couchés près de moi, près de l'endroit où je passe. Ils suivent mon pas avec leurs yeux. Invisibles.

Il suffit souvent de partir par un beau matin de lumière, un de ces matins où il n'y a qu'à se lever pour dire oui à tout. Tout. J'ai préparé ma mise en scène : Venez voir le sang ! J'ai préparé mon coup de théâtre : Venez voir le sang ! J'ameute mes personnages avec les premières pages du texte, sac de papier qui enveloppe la chose sanglante. La bête pèse lourd. Il doit y en avoir pour au moins cent kilos... La partie visible de la banquise, quoi ! Parce que le texte dans son entier doit peser dix fois plus.

Vous pensez peut-être que mes personnages font les dégoûtés ? Après la première pâleur, le frisson de répulsion, les oreilles pointent déjà vers le bruit, les nez avalent l'odeur, ils n'ont plus les yeux assez grands pour tout voir. Ça les intéresse ; ils salivent ; les babines se retroussent sur les dents ; ils prennent vie. Le sang des autres est le plus beau théâtre.

— Et après ?

— Je laisse saigner le texte jusqu'à ce que ça fasse des ruisseaux de tous côtés. Je laisse saigner jusqu'à ce que les ruisseaux descendent à travers les forêts, les champs de pierres, les vallées de fleurs. Le sang est la chose la plus vivante sur la terre, coulant en mille ruisseaux sur l'Amérique vers le nord, vers le sud. Maintenant il est trop tard...

— Trop tard ?

— Trop tard pour revenir en arrière. Tu es dans la mer avec le sang, avec la bête...

— Ou perdue au fond du ciel comme les constellations !

— La mer ou le ciel, densité égale, les frontières reculent, entremêlements des liens du sang avec la chaîne des affinités sur la terre qui nous roule sous les nébuleuses. C'est un

bonheur magique dans le corps, dans l'oreille. Mais il faut, avant tout, prendre sa distance...

— Laquelle ?

— La distance qui sépare les théoriciens, les déchiffreurs de modes d'emploi, les avant-gardistes rusés, les artificiers de laboratoire, de l'artiste...

— Du sang, de la bête, de la mer...

— Et de ceux qui prétendent tout savoir à l'avance, l'œil fixé sur leur nombril !

— Le fossé est donc si large ?

— Plus qu'on le pense. On ne peut pas écrire sans s'anéantir tout entière dans le texte en faisant confiance aux lueurs de la mer.

— Oui mais...

— Mais ?

— Oscar Wilde a dit une phrase clé : « Ce n'est pas l'imagination qui crée, c'est l'esprit critique ». Paradoxe ?

— Non. C'est l'esprit critique qui permet de saisir le travail intérieur, la vision intérieure et extérieure. De nuance en nuance, toutes les minuscules combinaisons chimiques des mots. Certains mots ont des élancements passionnés pour d'autres mots. L'esprit critique te les montre du doigt. Il te montre aussi que de texte en texte tu répètes la même partition...

— N'y a-t-il pas un plaisir certain à retrouver et à répéter inlassablement, le même texte, la même partition ? La répétition n'est-elle pas essentielle au théâtre ?

— La répétition est essentielle au théâtre comme en musique. Tu répètes pour serrer au plus près l'émotion, ou encore pour rectifier à l'écoute de toi-même. L'actrice et l'acteur, la pianiste et le violoniste ne font pas autre chose, il me semble...

— Et le plaisir ?

— Le plaisir, le grand plaisir c'est d'être au plus près de son texte.

— N'entre-t-il pas là-dedans beaucoup de vanité ?

— De prétention ?

— Un certain sentiment de supériorité ?

— C'est vrai. Quelquefois, debout sur son petit bout de terre, avec le simple cœur, on se sent l'égale de toutes, de tous. Il ne se fait rien de valable sans amour.

— C'est aimer, qu'il faudrait expliquer...

— Oui !

Été 1985.